

Le serviteur hésita, et dans un embarras visible ouvrit de grands yeux : il n'avait pas compris.

— Plaît-il, mon Père ? fit-il après une courte pause.

— Je vous demandais, puisque vous soignez si bien votre cheval, combien de temps vous donnez au soin de votre âme, à la purifier, à l'améliorer, en un mot, à faire votre salut ?

— Tenez, mon Père, répondit le domestique en souriant, vous êtes franc et loyal, aussi je n'irai pas par quatre chemins avec vous ; voici la vérité vraie : tous les matins, en me levant, je fais le signe de la croix et récite le *Pater*, quelquefois l'*Ave Maria* ; le dimanche, il est rare que je manque la messe, mais j'aime assez qu'elle soit courte, ce qui veut dire que je ne choisis pas celle qui doit être chantée, surtout s'il y a un sermon... Quant aux vêpres, j'y vais trois ou quatre fois par an, lorsqu'il doit y avoir quelque chose d'extraordinaire. Les dimanches simples, je vais promener mon cheval.

— Hé bien, mon ami, lui dit le missionnaire avec un profond soupir, s'il en est ainsi, c'est donc à dire que vous donnez infiniment plus de soin à votre cheval qu'à votre âme ! Et combien vous donne votre maître ?

— Quatre cents francs par an, sans compter les *pourboire* et des *etrennes* ; on me fait même espérer une augmentation de gages si l'on est content de moi.

— Très-bien, mon brave, je voudrais qu'on les élevât à mille francs. Seriez-vous satisfait ?

— Mille francs ! s'écria l'homme avec un geste expressive ; ah ! mon révérend Père, si vous pouviez obtenir ça pour moi !...

Je ne refuse pas de faire une démarche pour vous, répondit le missionnaire, mais que vous servirait de gagner mille francs, cent mille francs, toute la fortune de votre maître, si vous veniez à perdre votre âme pour l'éternité ?

J'ignore, ajoute l'historien de ce fait, ce que répondit le serviteur, mais on sent bien ce qu'il dut faire s'il avait le sens commun. Ce qu'il y a de certain c'est que son his-